

SESSION 2009

---

**CONCOURS INTERNE  
DE RECRUTEMENT DE PROFESSEURS AGRÉGÉS  
ET CONCOURS D'ACCÈS A L'ÉCHELLE DE RÉMUNÉRATION**

Section : LETTRES CLASSIQUES

**COMPOSITION  
À PARTIR D'UN OU PLUSIEURS TEXTES D'AUTEURS**

Durée : 7 heures

---

*L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique est rigoureusement interdit.*

*Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.*

*De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.*

**NB : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.**

Tournez la page S.V.P.

## SUJET

Cinq extraits des *Œuvres poétiques* de Théophile de Viau au programme vous sont proposés. Dans un développement composé et rédigé, vous présenterez, à partir de l'analyse que vous en ferez, les modalités de leur exploitation dans un projet didactique à l'intention d'une classe de première. Vous pourrez vous interroger sur les formes et les enjeux d'une écriture du paradoxe et de la contradiction, en étudiant aussi bien la position de Théophile de Viau face aux modèles.

### Liste des textes joints :

1. I, VII, *À Monsieur de Montmorency*. Ode.
2. I, XXII, *À Mademoiselle de Rohan, sur la mort de Madame la Duchesse de Nevers*.
3. I, XXXIV, *Élégie à une dame*, 71-127.
4. I, XXXVIII, *À Monsieur du Fargis*.
5. II, XIV, Ode.

TEXTE n°1

I, VII

À MONSIEUR DE MONTMORENCY – ODE

Lorsqu'on veut que les Muses flattent  
Un homme qu'on estime à faux,  
Et qu'il faut cacher cent défauts  
Afin que deux vertus éclatent,  
5 Nos esprits, d'un pinceau divers,  
Par l'artifice de nos vers  
Font le visage à toutes choses,  
Et, dans le fard de leurs couleurs,  
Font passer de mauvaises fleurs  
10 Sous le teint des lis et des roses.

Ce vagabond, de qui le bruit  
Fut si chéri des Destinées,  
Et si grand que trois mille années  
Ne l'ont point encore détruit,  
15 Avecque de si bonnes marques  
N'eût foulé la rigueur des Parques,  
Ni peuplé le pays latin,  
Si depuis qu'on brûla sa ville  
Auguste n'eût prié Virgile  
20 De lui faire un si beau destin.

Tout de même, au siècle où nous sommes,  
Les richesses ont acheté  
De notre avare lâcheté  
La façon de louer les hommes ;  
25 Mais je ne te conseille pas  
De présenter aucun appas  
À tant de plumes hypocrites :  
D'autant que la postérité  
Verra mieux dans la vérité  
30 La mémoire de tes mérites.

Laisse là ces esprits menteurs,  
Sauve ton nom de leurs ouvrages,  
Les compliments sont des outrages  
Dedans la bouche des flatteurs.  
35 Moi qui n'ai jamais eu le blâme  
De farder mes vers ni mon âme,  
Je trouverai mille témoins  
Que tous les censeurs me reçoivent,  
Et que les plus entiers me doivent  
40 La gloire de mentir le moins.

Cette grâce si peu vulgaire  
Me donne de la vanité,  
Et fait que sans témérité  
Je prendrai le soin de te plaire ;  
45 Les dieux, aidant à mon dessein,  
Me verseront dedans le sein  
Une fureur mieux animée ;  
Ils m'apprendront des traits nouveaux,  
Et plus durables et plus beaux,  
50 En faveur de ta renommée.

Mais aussitôt que mon désir,  
Qui ne respire que la gloire  
De travailler à ta mémoire,  
Jouira d'un si doux loisir,  
55 Mon Astre, qui ne sait reluire  
Que pour me troubler et me nuire,  
Cachera son mauvais aspect,  
Et son influence inhumaine  
N'a pas eu pour moi tant de haine  
60 Qu'elle aura pour toi de respect.

Mes affections, exaucées  
En l'ardeur d'un si beau projet,  
Recouvreront pour ton sujet  
La liberté de mes pensées ;  
65 Mes ennuis seront écartés,  
Et mon âme aura des clartés  
Si propices à tes louanges,  
Que le Ciel, s'il n'en est jaloux,  
Ayant trouvé mes vers si doux,  
70 Il les fera redire aux anges.

Je sens une chaleur d'esprit  
Qui vient persuader ma plume  
De tracer le plus grand volume  
Que Français ait jamais écrit.  
75 Tout plein de zèle et de courage  
Je m'embarque à ce grand ouvrage ;  
Je sais l'Antarctique et le Nord,  
J'entends la carte et les étoiles,  
Et ne fais point enfler mes voiles  
80 Avant qu'être assuré du port.

Par les rochers et dans l'orage  
De l'onde où je me suis commis,  
Je prépare à mes ennemis  
L'espérance de mon naufrage ;  
85 Mais que les astres, irrités  
De toutes leurs adversités,  
Persécutent mon entreprise,  
Je ne connais point de malheur  
Qu'au seul renom de ta valeur  
90 Je ne vainque ou je ne méprise.

TEXTE N° 2

I, XXII

À MADEMOISELLE DE ROHAN,  
SUR LA MORT DE MADAME  
LA DUCHESSE DE NEVERS

Je vous donne ces vers pour nourrir vos douleurs,  
Puisque cette Princesse est digne de vos pleurs,  
Et ne veux point reprendre un deuil si légitime.  
Pour elle vos regrets prennent un juste cours,  
Et de les arrêter je croirais faire un crime  
6 Aussi bien que la mort en arrêtant ses jours.

Je sais bien que votre âme, assez robuste et saine,  
Avecque son discours a combattu sa peine,  
Et qu'elle a vainement cherché sa guérison.  
Y tâcher après vous, on ne le peut sans blâme,  
Car je ne pense pas qu'on trouve en la raison  
12 Ce que vous ne pouvez trouver dedans votre âme.

Les plus cuisants malheurs trouvent allègement  
Après que le devoir a rendu sagement  
Tout ce que l'amitié demande à la nature ;  
Mais lorsque mon esprit songe à vous consoler  
Contre les sentiments d'une perte si dure,  
18 Plus je suis préparé, moins j'ai de quoi parler.

Tandis que la mémoire à vos sens renouvelle  
L'éclat de la vertu qui reluisait en elle,  
Vous nourrissez en vain quelque espoir de guérir,  
Et quand le souvenir d'une amitié si ferme,  
Pour guérir votre ennui se laissera mourir,  
24 Croyez que votre vie est proche de son terme.

Aussi cette Princesse étant loin de vos yeux,  
Le jour de tous vos maux est le plus odieux ;  
La mort de vos langueurs est la moins inhumaine ;  
Quelque part de la terre où vous fassiez séjour,  
Il ne vous reste plus que des objets de haine,  
30 Après avoir perdu l'objet de votre amour.

De moi, si la rigueur d'un accident semblable  
M'avait ôté le fruit d'un bien si désirable,  
Je croirais que pour moi tout n'aurait que du mal ;  
Mes pieds ne s'oseraient assurer sur la terre,  
Le jour m'offenserait, l'air me serait fatal,  
36 Et la plus douce paix me serait une guerre.

Aigrissez-vous d'un chagrin plus récent ;  
Que votre âme, en flattant l'ennui qu'elle ressent,  
Pour si chère compagne incessamment soupire ;  
Jamais son entretien ne vous sera rendu,  
Et le Ciel, réparant vos pertes d'un empire,  
42 Vous donnerait bien moins que vous n'avez perdu.

TEXTE n° 3

I, XXXIV

ÉLÉGIE À UNE DAME

Imite qui voudra les merveilles d'autrui ;  
Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui ;  
Mille petits voleurs l'écorchent tout en vie.  
Quant à moi, ces larcins ne me font point d'envie ;  
75 J'approuve que chacun écrive à sa façon :  
J'aime sa renommée et non pas sa leçon.  
Ces esprits mendiants, d'une veine infertile,  
Prennent à tous propos ou sa rime ou son style,  
Et de tant d'ornements qu'on trouve en lui si beaux  
80 Joignent l'or et la soie à de vilains lambeaux,  
Pour paraître aujourd'hui d'aussi mauvaise grâce  
Que parut autrefois la corneille d'Horace.  
Ils travaillent un mois à chercher comme à fils  
Pourra s'apparier la rime de Memphis.  
85 Ce Liban, ce turban et ces rivières mornes  
Ont souvent de la peine à retrouver leurs bornes ;  
Cet effort tient leurs sens dans la confusion,  
Et n'ont jamais un rais de bonne vision.  
J'en connais qui ne font des vers qu'à la moderne,  
90 Qui cherchent à midi Phébus à la lanterne,  
Grattent tant le français qu'ils le déchirent tout,  
Blâmant tout ce qui n'est facile qu'à leur goût,  
Sont un mois à connaître en tâtant la parole,  
Lorsque l'accent est rude ou que la rime est molle,  
95 Veulent persuader que ce qu'ils font est beau  
Et que leur renommée est franche du tombeau,  
Sans autre fondement sinon que tout leur âge  
S'est laissé consommer en un petit ouvrage,  
Que leurs vers dureront au monde précieux,  
100 Parce qu'en les faisant ils sont devenus vieux.  
De même l'araignée, en filant son ordure,  
Use toute sa vie et ne fait rien qui dure.  
Mais cet autre poète est bien plein de ferveur :  
Il est blême, transi, solitaire, rêveur,  
105 La barbe mal peignée, un œil branlant et cave,  
Un front tout renfrogné, tout le visage hâve,  
Ahane dans son lit et marmotte tout seul,  
Comme un esprit qu'on oit parler dans un linceul ;  
Grimace par la rue, et, stupide, retarde  
110 Ses yeux sur un objet sans voir ce qu'il regarde.  
Mais déjà ce discours m'a porté trop avant,  
Je suis bien près du port, ma voile a trop de vent ;  
D'une insensible ardeur peu à peu je m'élève,  
Commençant un discours que jamais je n'achève.  
115 Je ne veux point unir le fil de mon sujet,  
Diversement je laisse et reprends mon objet.  
Mon âme, imaginant, n'a point la patience  
De bien polir les vers et ranger la science.  
La règle me déplaît, j'écris confusément :  
120 Jamais un bon esprit ne fait rien qu'aisément.  
Autrefois, quand mes vers ont animé la scène,  
L'ordre où j'étais contraint m'a bien fait de la peine.  
Ce travail importun m'a longtemps martyré,  
Mais enfin, grâce aux dieux, je m'en suis retiré.  
125 Peu sans faire naufrage et sans perdre leur Ourse  
Se sont aventurés à cette longue course :  
Il y faut par miracle être fol sagement,

TEXTE n° 4

I, XXXVIII  
À MONSIEUR DU FARGIS

Je ne m'y puis résoudre, excuse-moi de grâce :  
Écrivant pour autrui je me sens tout de glace.  
Je te promis chez toi des vers pour un amant  
Qui se veut faire aider à peindre son tourment ;  
5 Mais pour lui satisfaire et bien peindre sa flamme,  
Je voudrais par avant avoir connu son âme.  
Tu sais bien que chacun a des goûts tout divers,  
Qu'il faut à chaque esprit une sorte de vers,  
Et que pour bien ranger le discours et l'étude,  
10 En matière d'amour je suis un peu trop rude.  
Il faudrait comme Ovide avoir été piqué ;  
On écrit aisément ce qu'on a pratiqué,  
Et je te jure ici sans faire le farouche  
Que de ce feu d'amour aucun trait ne me touche.  
15 Je n'entends point les lois ni les façons d'aimer,  
Ni comment Cupidon se mêle de charmer :  
Cette divinité des dieux même adorée,  
Ces traits d'or et de plomb, cette trousse dorée,  
Ces ailes, ces brandons, ces carquois, ces appas,  
20 Sont vraiment un mystère où je ne pense pas.  
La sotte antiquité nous a laissé des fables  
Qu'un homme de bon sens ne croit point recevables,  
Et jamais mon esprit ne trouvera bien sain  
Celui-là qui se paît d'un fantôme si vain,  
25 Qui se laisse emporter à des confus mensonges,  
Et vient même en veillant s'embarrasser de songes.  
Le vulgaire qui n'est qu'erreur, qu'illusion,  
Trouve du sens caché dans la confusion :  
Même des plus savants, mais non pas des plus sages,  
30 Expliquent aujourd'hui ces fabuleux ombrages.  
Autrefois les mortels parlaient avec les dieux,  
On en voyait pleuvoir à toute heure des cieux :  
Quelquefois on a vu prophétiser des bêtes,  
Les arbres de Dodone étaient aussi prophètes.  
35 Ces contes sont fâcheux à des esprits hardis,

Qui sentent autrement qu'on ne faisait jadis.  
Sur ce propos un jour j'espère de t'écrire,  
Et prendre un doux loisir pour nous donner à rire ;  
Cependant je te prie encore m'excuser,  
40 Et me laisser ainsi libre à te refuser,  
Me permettre toujours de te fermer l'oreille  
Quand tu me prieras d'une faveur pareille.  
Penses-tu ! quand j'aurais employé tout un jour  
À bien imaginer des passions d'amour,  
45 Que mes conceptions seraient bien exprimées,  
En paroles de choix, bien mises, bien rimées,  
L'autre n'y trouverait, possible, rien pour lui,  
Tant il est malaisé d'écrire pour autrui.  
Après qu'à son plaisir j'aurais donné ma peine,  
50 Je sais bien que, possible, il louerait ma veine :  
« Vraiment ces vers sont beaux, ils sont doux et coulants,  
Mais pour ma passion ils sont un peu trop lents ;  
J'eusse bien désiré que vous eussiez encore  
Mieux loué sa beauté, car vraiment je l'honore ;  
55 Vous n'avez point parlé du front, ni des cheveux,  
Ni de son bel esprit, seul objet de mes vœux ;  
Tant seulement six vers encor je vous supplie.  
Mon Dieu ! que de travail vous donne ma folie ! »  
Il voudrait que son front fût aux astres pareil,  
60 Que je la fisse ensemble et l'aube, et le soleil,  
Que j'écrive comment ses regards sont des armes,  
Comme il verse pour elle un océan de larmes.  
Ces termes égarés offensent mon humeur,  
Et ne viennent qu'au sens d'un novice rimeur  
65 Qui réclame Phébus ; quant à moi, je l'abjure,  
Et ne reconnais rien pour tout que ma nature.

TEXTE n° 5

II, XIV – ODE

Perside, je me sens heureux  
De ma nouvelle servitude,  
Vous n'avez point d'ingratitude  
Qui rebute un cœur amoureux.  
5 Il est bien vrai que je me fâche  
Du fard où votre teint se cache,  
Nature a mis tout son crédit  
À vous faire entièrement belle,  
L'art qui pense mieux faire qu'elle,  
10 Me déplaît et vous enlaidit.  
  
L'éclat, la force et la peinture  
De tant et de si belles fleurs  
Que l'Aurore avecque ses pleurs  
Tire du sein de la nature,  
15 Sans fard et sans déguisement,  
Nous donne bien plus aisément  
Le plaisir d'une odeur naïve,  
Leur objet nous contente mieux  
Et se montre devant nos yeux  
20 Avec une couleur plus vive.  
  
Les oiseaux qui sont si bien teints  
Ne couvrent point d'une autre image  
Le lustre d'un si beau plumage  
Dont la nature les a peints,  
25 Et leur céleste mélodie,  
Plus aimable qu'en Arcadie  
N'étaient les flageolets des dieux,  
Prend elle-même ses mesures,  
Choisit les tons, fait les césures  
30 Mieux que l'art le plus curieux.  
  
L'eau de sa naturelle source  
Trouve assez de canaux ouverts  
Pour traîner par des plis divers  
La facilité de sa course ;  
35 Ses rivages sont verdissants  
Où des arbrisseaux fleurissants  
Ont toujours la racine fraîche,  
L'herbe y croît jusqu'à leur gravier,  
Mais une herbe que le bouvier  
40 N'apporta jamais à sa crèche.  
  
Ces petits cailloux bigarrés  
En des diversités si belles,  
Où trouveraient-ils des modèles  
Qui les fissent mieux figurés ?  
45 La nature est inimitable,  
Et dans sa beauté véritable  
Elle éclate si vivement  
Que l'art gâte tous ses ouvrages  
Et lui fait plutôt mille outrages  
50 Qu'il ne lui donne un ornement.  
  
L'art, ennemi de la franchise,  
Ne veut point être reconnu,  
Mais l'Amour qui ne va que nu,  
Ne souffre point qu'on se déguise.  
55 Les Nymphes au sortir des eaux  
D'un peu de jonc et de roseaux  
Se font la coiffure et la robe ;  
Et les yeux du Satyre ont droit  
De regretter encor l'endroit  
60 Que le vêtement leur dérobe.

Si vous saviez que peut l'effort  
De votre beauté naturelle,  
Et combien de vainqueurs pour elle  
Implorent l'aide de la mort,  
65 Vous casseriez ces pots de terre,  
De bois, de coquille, de verre,  
Où vous renfermez vos onguents ;  
La nuit vous quitteriez le masque  
Et perdriez cette humeur fantasque  
70 De dormir avecque vos gants.  
  
Lorsque vous serez hors d'usage,  
Et que l'injure de vos ans  
Appellera les courtisans  
À l'amour d'un plus beau visage,  
75 Quand vos appas seront ôtés,  
Que les rides de tous côtés  
Auront coupé ce front d'albâtre,  
Tâchez lors d'escroquer l'amour,  
Et si vous pouvez chaque jour  
80 Faites-vous de cire ou de plâtre.  
  
Si le Ciel me fait vivre assez  
Pour voir la fin de votre gloire  
Et me punir de la mémoire  
De nos contentements passés,  
85 Je crois que je serai bien aise,  
Ne trouvant plus rien qui me plaise  
Au visage que vous aurez,  
De revoir l'Amour et les Grâces  
Et d'en aller baiser les traces  
90 Sur le fard dont vous userez.  
  
Mais aujourd'hui, belle Perside,  
Vos jeunes yeux seront témoins  
Qu'il faut un siècle pour le moins  
Pour vous amener une ride.  
95 L'Aurore qui dedans mes vers  
Voit apprendre à tout l'univers  
Que votre beauté la surmonte,  
Arrachant de ses beaux habits  
Et les perles et les rubis,  
100 Elle pleure et rougit de honte.  
  
L'Aube n'est point rouge au matin  
D'autant que Tithon l'a baisée,  
Et ne verse point sa rosée  
Pour la marjolaine et le thym.  
105 La rougeur qui paraît en elle  
C'est de voir Perside trop belle,  
Et l'humidité de ses pleurs,  
Quoi que chante la poésie,  
Ce sont des pleurs de jalousie  
110 Et des marques de ses douleurs.